

Je rentre à la maison !

Figurez-vous, amis lecteurs, que je n'ai pas compris tout de suite ce qui m'arrivait. Après un bon repas copieusement arrosé en compagnie de quelques commensaux (j'appris plus tard qu'au lieu de commensaux on peut dire : potes), je me suis réveillé sans trop savoir où j'étais, au milieu de gens qui vquaient à des occupations désordonnées, voire incompréhensibles.

Désemparé, j'étais. Heureusement je me souvins que Descartes avait, quelques années auparavant, prononcé cette phrase 'Je tribule, donc je suis', une sorte de guide du routard avant l'heure. Cela me réconforta. Fort de ce viatique, j'entrepris donc une exploration hardie de mon nouveau domaine.

Moi, un honnête homme du 17^e siècle, je me trouvais parachuté – ok, le parachute n'avait pas été inventé, pardonnez-moi ce néologisme – dans un univers bizarre.

Les exemples abondaient de comportements pour le moins étranges. Au lieu de s'inquiéter de la qualité et de l'abondance des récoltes et de se préoccuper d'avoir de quoi bouffer, les gens avaient une obsession : manger sans gluten. Avec ou sans gluten, la belle affaire !

Une curieuse épidémie avait semé le trouble dans la population et surtout chez les pouvoirs publics. Ceux-ci tantôt enjoignaient aux gens de rester chez eux, et la maréchaussée veillait au grain ; tantôt leur expliquaient que c'est à l'extérieur qu'on risquait le moins. Allez y comprendre quelque chose.

La gouvernance du pays posait des questions. Invariablement, les candidats aux charges les plus en vue promettaient le changement pour s'assurer les faveurs du bon peuple ; et une fois aux manettes, dès qu'ils s'avisait de vouloir changer quelque chose, c'était un vent de fronde.

Cinq ans plus tard le monarque devait dégager, c'était la règle. Curieuse coutume – mais c'est ainsi. Du coup les appétits pour la succession étaient aiguisés, comme on peut l'imaginer. La ferveur populaire allait, pour l'heure, à un grand escogriffe à la barbe poivre et sel, plutôt sel que poivre d'ailleurs. Celui-ci essayait de se faire oublier en se donnant des airs de vigie depuis le port du Havre, d'où il scrutait les mouvements de la flotte britannique - on ne se méfie jamais assez de la perfide Albion -, et cela lui conférait un brevet de patriotisme qui pourrait toujours servir. Mais tout ceci restait anecdotique, d'autres seigneurs au grand ou au petit pied ne manqueraient pas de faire savoir, le moment venu, qu'ils étaient prêts à faire don de leur personne.

Le Tiers-Etat était, c'est le cas de le dire, dans tous ses états et la révolution couvait. Mais cela n'allait pas sans quelques anicroches. Ainsi l'un de ses jeunes et brillants représentants, Adrien Q., s'était fait carrément renvoyer dans ses buts pour avoir collé une baffe à sa bourgeoise. Où va-t-on si l'on ne peut plus remettre bobonne à sa place par des moyens justes et proportionnés...

A propos de buts – je sais, le foot n'a pas encore été inventé, mais s'il vous plaît lâchez-moi la grappe – on reste confondu en voyant à quel point le bon peuple peut se tromper de cible. Les gazettes désignaient à la vindicte populaire un redoutable capitaine d'industrie, Patrick P., dont les émoluments avaient été considérablement augmentés parce qu'il se faisait fort d'approvisionner le pays, quoi qu'il en coûtât, en bois de chauffage et autres combustibles bien utiles pour faire tourner l'industrie. Eh bien je peux vous le dire, mais ne l'ébruitez pas, ce salaire n'avait rien à voir avec celui d'un simple joueur de balle, un gamin prénommé Kylian. On marche sur la tête ! Et d'ailleurs au passage, Kylian, comme prénom chrétien, on fait mieux.

Périodiquement, et dûment chapitrée par des escouades de spadassins vêtus d'accoutrements bariolés, la population se rassemblait dans les rues et sur les places. Pour y faire quoi, grands dieux ? Pour manifester, pour ou contre. Mais surtout contre. Contre, en vrac, le prix des graines et de la chandelle, l'obligation de travailler et les restrictions au droit à ce même travail, le fait qu'il pût faire froid en hiver et chaud en été, l'arrogance des hobereaux buveurs de sang...

Ah, j'allais oublier. Les gens de ce monde-là avaient une obsession, pour ne pas dire une addiction : être connectés. A quoi, à qui, on se le demande. Ne pas l'être était un signe de déchéance, c'est tout juste si on ne leur marquait pas sur le front au fer rouge : pas connecté.

Au fond, étais-je vraiment un 'honnête homme', pour endurer toutes ces misères et tracasseries ? Il me fallait vérifier. Wikipédia était aux abonnés absents. Ces messieurs de l'Académie française (on ne disait pas encore ces messieurs-dames) étaient en congés annuels. Je me tournai alors vers le Petit Larousse ou le Grand Robert, ou réciproquement. Le résultat fut édifiant : l'honnête homme est un être de contrastes et d'équilibre, me suggérait-on. Pour le contraste j'étais servi, pour l'équilibre il me faudrait repasser.

Fatigué ou plutôt décontenancé par tous ces impromptus, je décidai de m'accorder une pause ludique. Mais les saltimbanques et autres montreurs d'ours que nous apprécions pour nos moments de détente ne couraient pas les rues. Je me rabattis donc sur un spectacle proposé dans une salle – une salle obscure, ils appellent cela : un cinéma. Le divertissement proposé s'appelait *Les Visiteurs*, pourquoi pas ? Des personnages s'agitaient sur une toile au fond de la salle, dans une sorte de clair-obscur et avec force pitreries. Et je découvris, avec amusement d'abord, puis avec ravissement, que les personnages en question étaient non pas ces descendants loufoques au milieu desquels je me débattais, mais des ancêtres dotés d'un solide bon sens. Je vous passe les détails, mais voilà l'histoire en gros : les personnages, qui venaient de beaucoup plus loin dans le temps (ce heaume et cette cote de mailles, franchement ringards...) étaient eux aussi projetés, à l'insu de leur plein gré comme on dira plus tard, dans ce monde futuriste. Messire Godefroy et Jacquouille la Fripouille, chacun à sa manière, ne s'en débrouillaient ma foi pas trop mal, jusqu'au moment où ils en eurent carrément leur claque. Et là, ils ne firent ni une ni deux : un tour de passe-passe, et hop, les voilà revenus au bon vieux temps qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Ce fut pour moi le déclic salvateur. Montjoie ! m'écriai-je, dans un mouvement d'exaltation qui laissa l'assistance médusée. Le temps de me munir d'un paquet de pop-corn et de quelques autres friandises pour la route – il ne faut jamais voyager sans biscuits – et c'était décidé : je rentre à la maison !